LE VEAU
suivi de
LE COUREUR DE FOND

MO YAN

LE VEAU
suivi de
LE COUREUR DE FOND

nouvelles

TRADUITES DU CHINOIS
PAR FRANÇOIS SASTOURNÉ

ÉDITIONS DU SEUIL
*25 bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

Ce livre est édité par Anne Sastourné

Le Veau
Titre original : Niu 牛
Première publication : revue *Donghai* 东海,
province du Zhejiang, Chine, 1998.
© Mo Yan 莫言 1998

Le Coureur de fond
Titre original : Sanshi nian qian de yici changpao bisai
三十年前的一次长跑比赛
Première publication : revue *Shouhuo* 收获, Shanghai, Chine, 1998.
© Mo Yan 莫言 1998

ISBN 978-2-02-102401-2

© Éditions du Seuil, octobre 2012, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

LE VEAU

I

À cette époque, j'étais adolescent.

À cette époque, j'étais l'adolescent le plus turbulent du village.

À cette époque, j'étais aussi l'adolescent le plus pénible du village.

Le plus embêtant chez un adolescent de ce genre, c'est qu'il ne se rend pas compte à quel point les gens le détestent. Il va toujours se fourrer là où il se passe quelque chose. Quelle que soit la personne qui parle et quoi qu'elle dise, il tend l'oreille et écoute ; qu'il comprenne ou non, il faut qu'il intervienne. Lorsqu'il a entendu ou vu quelque chose, il fait le tour du village et le raconte à tout le monde : s'il rencontre un adulte, il lui en parle ; s'il rencontre un enfant, il lui en parle aussi ; s'il ne rencontre personne, il parle tout seul, comme si le fait de garder une phrase par-devers lui risquait de lui faire exploser la panse. Il croit à tort que les autres l'aiment. Il est capable de faire un tas de folies pour se faire aimer des autres.

Par exemple, cet après-midi-là, un groupe de villageois désœuvrés jouaient aux cartes sous le saule près du bassin ; je m'approchai et, pour attirer leur attention, je bondis dans l'arbre comme un chat, je m'assis sur la fourche d'une branche et me mis à imiter le coucou. Personne ne réagit. Au bout d'un moment, je m'en lassai et je me mis à observer la partie depuis ma position élevée. Puis la langue commença à me démanger, et je criai : « Zhang San a tiré un roi ! » Zhang San leva la tête et gueula : « Luo Han, t'en as assez de vivre ? » Li Si tira un valet et je ne pus me retenir : « Li Si a tiré un valet ! » Et Li Si dit : « Si la langue te démange, t'as qu'à la gratter contre l'écorce ! » Je continuai à jaser comme une pie dans mon arbre. Les joueurs finirent par se fâcher et se mirent à me lancer des bordées d'injures. Du haut de mon perchoir, je leur répondis sur le même ton. Excédés, n'y tenant plus, ils arrêtèrent leur partie, ramassèrent par terre des morceaux de brique ou de tuile, puis se mirent en ordre de bataille et les lancèrent sur moi. Au début je crus que c'était pour rire, mais je reçus une brique sur le crâne, et ma tête résonna comme un gong. Je vis mille étoiles, et heureusement que j'étais bien accroché à ma branche, sinon je serais tombé à coup sûr. C'est alors que je compris qu'ils étaient sérieux. Pour éviter les projectiles, je grimpai vers la cime, qui se cassa, et je tombai dans le bassin

avec une branche morte, faisant un grand plouf et éclaboussant tout le monde. Les badauds éclatèrent de rire. J'étais très content du résultat : s'ils riaient, cela voulait dire qu'ils ne m'en voulaient plus. Mais j'avais une belle bosse et j'étais couvert de boue. Quand je sortis du bassin, tel un singe de terre, je me rendis compte confusément que j'avais fait exprès de me risquer en haut de l'arbre, pour attirer l'attention de tout le monde, pour les faire rire, pour les amuser. J'avais un peu mal à la tête, et l'impression que mille insectes me grimpaient sur le visage. Les gens me regardaient avec étonnement, et je les dévisageais. Lorsque j'arrivai en titubant au pied de l'arbre et que je m'appuyai sur le tronc, quelqu'un s'exclama : « Misère, ce gamin va y passer ! » Tout le monde se regarda, interdit, poussa un cri, et les badauds se dispersèrent comme sous le souffle du vent. Je trouvais cela plus qu'ennuyeux et je m'assis contre l'arbre. En un rien de temps, je m'assoupis.

Lorsque je me réveillai, il y avait de nouveau un attroupement au pied du saule. Un de mes oncles, au visage grêlé, chef de la brigade de production, me tira de sous l'arbre : « Luo Han, dit-il, m'appelant par mon petit nom, qu'est-ce que tu fais là ? Qu'est-ce que tu t'es fait à la tête ? Regarde-moi ça, tu es beau ! Ta mère s'égosille à t'appeler partout, et toi tu es

là à traîner ! Fiche le camp, dépêche-toi de filer à la maison ! »

Debout sous le soleil éblouissant, j'avais le vertige. J'entendis mon oncle dire : « Et lave-moi cette boue et ce sang ! »

Je m'accroupis au bord du bassin, m'aspergeant d'eau, me lavant sommairement plusieurs fois. L'eau froide sur ma blessure me fit un peu mal, mais ce n'était pas grave. À ce moment-là, je vis maître Du, responsable de l'élevage dans notre brigade de production, approcher en tenant trois veaux par une corde. Il leur disait : « Allez, allez, pas la peine d'avoir peur, on dirait des laiderons qui ont peur de rencontrer leur belle-mère ! »

Aucun d'eux n'avait d'anneau dans le nez. Ils levaient la tête et, tirant sur leur corde, résistaient. Ces trois veaux étaient mes amis : lorsque le foin avait manqué à la fin de l'hiver, je les avais gardés avec maître Du dans les prés couverts de neige. Comme les autres, ils avaient appris avec la vache mongole à creuser la neige avec leurs sabots pour trouver l'herbe. Ils étaient alors petits et je n'aurais pas imaginé qu'en quelques semaines ils seraient devenus si grands. Deux d'entre eux étaient de la race Luxi, à la robe beige et au museau blanc. Ils se ressemblaient comme des jumeaux, avec le même air abruti. L'autre, à la robe rousse, avait une double bosse sur l'échine ; c'était un

veau de cette vache mongole à la queue en tire-bouchon ; je lui avais donné un nom : Double Échine. C'était un sacré chenapan : l'hiver dernier, lorsque nous l'avions gardé, il essayait à tout bout de champ de monter les vaches. Au début, maître Du se moquait de lui, il croyait qu'il grimpait les femelles pour rien, mais très vite il s'était aperçu qu'il était déjà tout à fait capable de commettre le péché de chair. Il s'était empressé de lui lier les deux pattes de devant – ce qui ne l'avait pas empêché de continuer à vouloir sauter toutes les vaches, y compris sa mère. Maître Du avait conclu : « Ce chameau se prend pour le roi, il veut même se taper sa mère. »

« Père Du, tu peux te dépêcher un peu ? lança l'oncle grêlé. Tu traînes, tu traînes, pendant ce temps le camarade Dong attend. »

Le camarade Dong, accroupi au pied du mur de pignon de la maison des Ji, fumant une cigarette, répondit : « Ça ne fait rien, je ne suis pas pressé. »

Le camarade Dong était le vétérinaire de la commune populaire, un grand type au teint mat, aux lèvres bleues, aux yeux enfoncés, avec des lunettes à monture noire et une taille de crevette. Il fumait cigarette sur cigarette, et toussait et crachait sans cesse. L'index et le majeur de sa main droite étaient jaunis par le tabac, on reconnaissait immédiatement le fumeur invétéré. Il tenait sa cigarette d'une manière

très élégante, comme une chanteuse d'opéra faisant l'orchidée, entre le pouce et le majeur. Plus tard, lorsque je fus grand, j'imitai cette manière du camarade Dong pour tenir mes cigarettes.

L'oncle grêlé passa derrière les veaux, frappa les deux Luxi du poing, donna un coup de pied à Double Échine pour les faire avancer jusqu'au saule.

Maître Du, brusquement tiré en avant, faillit perdre l'équilibre et bougonna : « Qu'est-ce que c'est que ces manières, qu'est-ce que ça veut dire ? »

L'oncle grêlé le rabroua : « Qu'est-ce que tu as à râler ? Je t'avais dit d'emmener ces bêtes et d'attendre ici ! »

Le camarade Dong se leva.

« Rien ne presse, j'en ai juste pour quelques minutes.

– Quelques minutes ? Vous voulez dire que vous pouvez finir ces trois veaux en quelques minutes ? fit maître Du en secouant sa tête chauve, écarquillant les yeux. Camarade Dong, c'est pas la première fois que je vois briser des bourses ! »

Le camarade Dong, cigarette au bec, s'en fut derrière le saule pisser dans le bassin. Le bruit s'arrêta et il revint, les jambes écartées. Il referma sa braguette, s'essuya les mains et demanda, les yeux plissés :

« Et quand l'avez-vous vu faire ?

– Avant la Libération, répondit maître Du. À cette époque, on faisait toujours comme ça : d'abord on leur

nouait une corde graissée autour des testicules, pour leur bloquer les veines, puis avec un battoir à linge de santal huilé, qu'on couvrait d'un tissu, on frappait doucement les testicules, il fallait une matinée pour les briser, les animaux beuglaient et tournaient de l'œil. »

Le camarade Dong cracha son mégot et dit avec dédain : « Cela fait longtemps qu'on en a fini avec ces méthodes de sauvages. Dans l'ancienne société, on maltraitait les hommes, et les bêtes aussi. »

L'oncle grêlé renchérit : « C'est vrai, dans la nouvelle société, les hommes sont heureux et les bêtes aussi ! »

Maître Du marmonna :

« Que je sache, dans l'ancienne société, on ne cassait pas les burnes des hommes. Dans la nouvelle…

– Père Du, fit le grêlé, si t'en as assez de vivre, rentre chez toi et trouve une corde pour te pendre, mais arrête de dire des conneries ! »

Maître Du roula des yeux sous sa paupière cicatrisée. « Qu'est-ce que j'ai dit ? Je n'ai rien dit… »

Le camarade Dong leva le poignet et regarda sa montre. « Allons-y. Vous, monsieur Guan, prenez ma montre et regardez combien de minutes il faut par animal. »

Il tendit l'objet à l'oncle grêlé, puis il retroussa ses manches et resserra sa ceinture. Il sortit de la poche

de sa veste un petit couteau en forme de feuille de saule – un scalpel –, dont la lame scintillait au soleil. Puis il tira de la poche de son pantalon un flacon de liquide rouge, le déboucha, y trempa un morceau de coton avec lequel il essuya son couteau et ses mains. Après quoi il jeta le coton par terre. Wu Qi, qui regardait la scène, le ramassa pour nettoyer la gale de sa jambe.

Le camarade Dong dit : « Monsieur Guan, allons-y ! »

L'oncle grêlé porta la montre du camarade Dong à son oreille et pencha la tête de côté pour écouter le mouvement. Il avait l'air très sérieux. Je courus vers lui et, le prenant par surprise, sautai et lui fauchai la montre en m'exclamant : « Moi aussi, je veux l'écouter ! »

Je venais de la mettre à mon oreille et n'avais pas encore eu le temps d'entendre quoi que ce soit lorsque l'oncle grêlé m'attrapa le poignet. Il reprit la montre et, dans la foulée, me flanqua une gifle. « Espèce de brute, comment oses-tu ? » Il était furieux : « Pourquoi tu fais suer les gens comme ça ? » Et il m'en colla une deuxième. Malgré ces deux baffes, j'étais content de moi. J'avais non seulement réussi à piquer la montre du camarade Dong, mais je l'avais aussi portée à mon oreille et j'avais presque entendu le tic-tac.

Le camarade Dong demanda à maître Du de faire tenir deux des veaux par deux hommes qui assistaient à la scène. Celui-ci leur confia Double Échine et le

grand Luxi, ne gardant que le petit Luxi avec lui. Dong, avec son accent d'ailleurs, ordonna : « Bon, ne vous occupez pas de moi, occupez-vous seulement de faire avancer l'animal. »

Maître Du tira son veau en marmonnant quelque chose d'incompréhensible.

Dong dit à l'oncle grêlé : « Monsieur Guan, lorsque vous me verrez me pencher, commencez à chronométrer, pas avant. »

Un peu embarrassé, l'oncle grêlé répondit : « Camarade Dong, pour être franc, je ne sais pas trop comment lire votre engin. »

Le camarade Dong dut revenir vers lui pour lui expliquer le maniement de la montre : « Vous n'avez qu'à compter le nombre de tours que fait l'aiguille fine à tête rouge. Un tour, c'est une minute. »

À ce moment-là, maître Du revint avec son veau, le petit Luxi.

Le camarade Dong ordonna : « Repartez, occupez-vous seulement de le faire avancer. Si je ne vous demande pas de vous retourner, ne vous retournez pas. »

Maître Du demanda :

« Et si je me retourne, qu'est-ce qui se passe ?

– Vous aurez du sang plein la figure ! »

À ce moment-là le soleil était vif, la robe des veaux luisait comme si elle était huilée. Maître Du

marchait devant le petit Luxi, tirant la corde pour le faire aller plus vite, mais celui-ci, inexplicablement, ne voulait pas bouger. Il levait la tête, tirant vers l'arrière. En fait, il aurait mieux fait d'avancer, le danger n'était pas devant lui mais derrière. Le camarade Dong marchait juste derrière lui. Nous nous tenions à quatre ou cinq mètres de distance, les yeux rivés dans son dos. Nous l'entendîmes dire soudain : « Monsieur Guan, j'y vais ! » Et nous le vîmes plier sa taille de crevette, baissant la tête au niveau de l'échine de l'animal. Il mit les deux mains entre les pattes de derrière du petit Luxi. Nous ne voyions pas clairement ce qu'il faisait, mais nous le savions bien. Nous voyions l'échine de l'animal, au même niveau que le crâne du vieux Dong, se tortiller, mais nous ne comprenions pas pourquoi il n'essayait pas de s'échapper. Nous entendions aussi le petit Luxi souffler bruyamment, mais nous ne comprenions pas pourquoi il ne renversait pas le vieux Dong d'une ruade. Le temps de dire tout cela et le vieux Dong se redressait. Un testicule de bœuf tout gris palpitait dans la poussière brûlante, il avait l'autre à la main. Il tenait son scalpel entre les dents et cria d'une voix nasillarde :

« Monsieur Guan, c'est bon !

– Pas tout à fait trois tours, dit l'oncle grêlé, mais disons trois tours ! »

L'oncle grêlé, qui n'avait pas quitté la montre des yeux et n'avait rien vu de la scène qui venait de se dérouler entre le camarade Dong et le petit Luxi, râla : « Quoi, c'est déjà fini ? » Il regarda les testicules – l'un par terre, l'autre dans la main du vétérinaire – et s'écria, tout étonné : « Bon sang, vous avez castré un bœuf en moins de trois minutes ! Vous êtes le magicien des bouviers ! »

Maître Du passa derrière le bœuf, regarda l'espace vide entre les pattes de derrière du petit Luxi et la poche de peau des testicules sanguinolente, et comprit : « Monsieur Dong, il faut le recoudre maintenant ! »

Le camarade Dong dit : « Si vous voulez que je le recouse, je peux le faire tout de suite mais, d'après mon expérience, il vaut mieux ne pas le faire maintenant. »

L'oncle grêlé intervint :

« Père Du, qu'est-ce que tu racontes ? Le camarade Dong est diplômé de l'école vétérinaire, il a passé la moitié de sa vie à étudier ça et, pour parler cru, il a coupé plus de testicules que tu n'as bouffé de pains de maïs…

– Monsieur Guan, vous exagérez ! Votre ramage embellit mon plumage ! » s'exclama le camarade Dong, remontant ses lunettes sur son nez d'un doigt ensanglanté.

Il ramassa délicatement le testicule tombé par terre et le déposa avec l'autre sur une racine saillante du saule. Puis il dit : « Père Du, emmenez-le suivant. »

Maître Du confia le petit Luxi à un badaud et prit des mains d'un autre la corde du grand Luxi. Il jeta un regard désapprobateur au camarade Dong, qui lui fit signe du menton de faire marcher l'animal. Il tira la bête. Le grand Luxi, comme le petit, ne voulait pas avancer. J'étais inquiet pour lui, je me disais : Grand Luxi, pourquoi tu n'avances pas ? Tu as vu ce qui est arrivé au petit Luxi ? Le camarade Dong se pencha sans un mot. L'oncle grêlé ne regardait pas la montre, il avait les yeux rivés sur le vétérinaire, dont nous suivions chaque geste sans nous en rendre compte. Nous vîmes un testicule gris tomber, palpitant, dans la poussière brûlante, et le camarade Dong se redresser, l'autre testicule dans la main, le scalpel entre les dents. L'oncle grêlé se tapa vigoureusement les cuisses et s'écria : « Camarade Dong, bravo ! Putain de bordel de bravo ! Vous avez fait mieux que le singe Sun Wukong[1] volant une pêche sous la feuille ! »

Le camarade Dong alla poser les deux testicules du grand Luxi avec ceux du petit Luxi sur la racine du

1. Anecdote tirée du roman de Wu Cheng'en publié à la fin du XVI^e siècle racontant le pèlerinage vers l'Ouest (c'est-à-dire en Inde sur les traces du bouddhisme) du bonze Xuanzang, accompagné du singe Sun Wukong (*La Pérégrination vers l'Ouest*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1991). (Toutes les notes sont du traducteur.)

saule, puis revint, remonta ses lunettes sur son nez d'un doigt ensanglanté et fit signe du menton à maître Du d'emmener Double Échine. Maître Du, l'air malheureux, demanda à l'oncle grêlé : « Monsieur Guan, vous n'en gardez pas un pour la reproduction ? »

L'oncle grêlé répondit : « Quelle reproduction ? Je t'ai dit mille fois de le surveiller, mais qu'est-ce que vous avez fichu, tous les deux ? J'ai peur que ce bâtard m'ait engrossé tout le troupeau ! »

Le camarade Dong retira son bistouri d'entre ses dents et dit, surpris : « Quoi ? Il a déjà sailli des vaches, celui-là ? »

Je m'empressai d'intervenir : « Il s'est fait les treize vaches de la brigade, y compris sa mère ! »

Maître Du me rembarra :

« Espèce de gros péteux, de quoi je me mêle ? Est-ce que tu sais par quel trou pissent les vaches ?

– Je l'ai vu saillir toutes nos vaches. Je suis le seul à pouvoir le dire. Maître Du ne l'a vu saillir que sa mère. Il a cru qu'il suffisait de lui attacher les pattes de devant et il m'a laissé garder le troupeau pendant qu'il faisait la sieste au soleil au bord du fossé sous sa moumoute. Moi, j'ai vu toute la scène. Les deux Luxi voulaient être de la fête, mais leur quéquette ressemblait à un poivron rouge. Ils montaient sur les vaches, mais elles leur donnaient des coups de corne. Tandis

que Double Échine, c'était pas pareil. Il faisait semblant de brouter, s'approchait lentement des vaches, et le moment venu il se dressait et les grimpait d'un coup, et j'avais beau le fouetter avec un bâton, pas moyen de le faire descendre… »

Alors que je racontais cela, tout content de moi, j'entendis l'oncle grêlé pousser un rugissement digne de l'explosion d'une mine. Il blêmit et me darda de regards perçants comme des poinçons qui me firent froid dans le dos.

« Depuis plusieurs générations chez les Guan, on accumule les mérites. Comment avons-nous pu faire un sale gosse comme toi ! » Il m'écarta d'une gifle et se tourna vers maître Du :

« Allez ! Tire-le !

– Attendez un peu, que je regarde », intervint le camarade Dong.

Il se pencha et mit la main entre les pattes de derrière de Double Échine. Celui-ci esquiva d'un coup de reins et flanqua un coup de sabot en plein dans le genou du camarade Dong, qui poussa un cri et tomba le cul par terre.

L'oncle grêlé se précipita pour le relever. « Camarade Dong, c'est grave ? »

Le vétérinaire se frottait le genou en grimaçant. « Ce n'est rien, ce n'est rien… »

Maître Du flatta la croupe de Double Échine et le gronda en riant : « Espèce de canaille, tu oses flanquer un coup de pied au camarade Dong ? On dirait que tu tiens pas à la vie ! »

Le camarade Dong alla en claudiquant se réfugier à l'ombre du mur des Ji, s'assit par terre et dit :

« Monsieur Guan, on ne peut pas châtrer ce veau-là.

– Pourquoi ? demanda l'oncle grêlé, anxieux.

– Il s'est trop souvent accouplé, les vaisseaux sont élargis, il risque de saigner trop fort.

– Faut pas écouter ces deux-là ! Ce veau est jeune, il est né deux mois après les autres ! »

Le camarade Dong tendit la main et dit :

« Donnez.

– Quoi donc ?

– Rendez-moi ma montre. »

L'oncle grêlé leva le bras et regarda la montre à son poignet :

« Vous ne croyez tout de même pas que j'allais vous la piquer ? Elle est bien bonne, celle-là !

– Ce n'est pas ce que j'ai dit.

– Camarade Dong, ce n'est pas facile de vous faire venir au village, alors écoutez-moi bien. Ici, on manque non seulement de nourriture, mais de fourrage. Sinon pourquoi irions-nous faire paître les vaches en plein hiver ? Rien que ces quelques vaches, on a de la peine à les élever. C'est du gros bétail, ce

sont des moyens de production, et les tuer c'est enfreindre la loi. D'un côté on ne peut pas les abattre, de l'autre on n'arrive pas à les élever. L'an dernier, j'ai dit au père Du : "Si tu laisses encore une vache se faire engrosser, je te réduirai ton salaire." Et voilà que ce gars-là a laissé le troupeau entier se faire engrosser. Alors mettez-vous à notre place. Si vous ne châtrez pas cet animal, notre brigade de production est foutue. L'an dernier, on a abandonné trois veaux au marché de Jiaozhou, on était contents, on croyait s'être débarrassés de trois fardeaux, mais avant même qu'on ait fini de savourer ce moment ils sont revenus, accompagnés de deux autres. On a essayé de les chasser à coups de bâton, mais on n'y est pas arrivés. Notre gardien a même été dénoncé au comité révolutionnaire pour les avoir battus, et on l'a obligé à faire un mois de rééducation à la pépinière du sud de la ville – plutôt aller en enfer –, où on l'a accusé de saboter les moyens de production, d'être contre-révolutionnaire, ils lui ont bousillé une jambe, depuis il est couché chez lui… »

Le camarade Dong l'interrompit : « Ça va, ça va. Monsieur Guan, si c'est comme ça, j'oserai encore moins y toucher : s'il meurt, c'est moi qu'on enverra en rééducation à la pépinière. » Sur ce, il prit une poignée de terre pour s'essuyer les mains, se leva et se

dirigea en boitant vers son vélo ; il releva la béquille et s'apprêta à partir.

L'oncle grêlé se précipita et ferma l'antivol, fourra la clé dans sa poche en disant : « Monsieur Dong, vous ne partirez pas d'ici tant que vous ne m'aurez pas châtré ce veau ! »

Le camarade Dong, rouge de colère, les lèvres frémissantes, s'écria : « Qu'est-ce que c'est que ces manières ! »

L'oncle grêlé dit avec un sourire : « Je suis comme ça, qu'est-ce que vous y pouvez ? »

Le camarade Dong explosa : « Vous êtes une fieffée fripouille ! »

L'oncle grêlé sourit. « Je suis une fripouille, qu'est-ce que vous y pouvez ? »

Le camarade Dong dit :

« Ces temps-ci, les canailles et les fripouilles ont appris à malmener les gens, qu'est-ce que je peux y faire ? Les paysans pauvres et moyen-pauvres sont la classe dirigeante, maintenant. Ils sont même directeurs d'école !

– Monsieur Dong, ce n'est pas la peine de dire de telles méchancetés. Si vous êtes un ami, vous allez nous châtrer ce veau de malheur. Sinon, on ne peut pas vous forcer. Mais vous nous laisserez votre montre et votre vélo, et nous irons les vendre au marché. Avec l'argent nous achèterons de la paille pour

nourrir les vaches. Si tout le bétail de la commune populaire mourait de faim, ce serait grave.

– Monsieur Guan, vous y allez un peu fort ! Si votre bétail crève de faim, qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse !

– Bien sûr que si, ça vous concerne. Si tout notre bétail meurt, à quoi servirait le poste vétérinaire ? Pourquoi aurait-on besoin d'un vétérinaire ? C'est parce que la commune a du bétail que vous êtes là.

– Qu'est-ce que vous voulez que je fasse contre un vieux renard comme vous ? dit le camarade Dong, impuissant. Pas étonnant qu'on dise que neuf grêlés sur dix sont mauvais et que le dixième est une fripouille !

– Vous pouvez dire ce que vous voulez, la situation est ce qu'elle est, à vous de voir si vous nous châtrez ce veau. »

L'oncle grêlé porta la montre à son oreille en ricanant. « C'est beau, vraiment, un joli bruit métallique ! »

Le camarade Dong dit : « Rendez-moi ma montre ! »

L'oncle grêlé plissa les yeux. « Vous avez une preuve qu'elle est à vous ? Vous dites qu'elle est à vous, mais pouvez-vous l'appeler ? Appelez-la. Si elle vous répond, je vous la rends ! »

Le camarade Dong se fâcha :

« Mais quelle putain de poisse, aujourd'hui ! Tomber sur un scélérat comme vous ! Bon, une fois que j'aurai châtré ce veau, ce sera votre tour, espèce de salopard !

– Pas besoin de vous pour ça. L'an dernier, je me suis fait châtrer par Liu le Scalpel de l'hôpital de la commune. »

Le camarade Dong sortit son bistouri et dit :

« Le grêlé, que les choses soient claires. S'il arrive un malheur à ce veau, vous en prenez l'entière responsabilité !

– Quel fichu malheur peut-il lui arriver ? De toute façon, l'animal est de trop ! »

Le camarade Dong leva la tête et cria à la cantonade :

« Les camarades paysans pauvres et moyen-pauvres ici présents pourront en témoigner, je ne veux pas couper ce veau, c'est le grêlé qui m'y force…

– Bon, bon, bon, c'est moi qui vous force. S'il arrive quelque chose, je suis responsable, dit l'oncle grêlé.

– Bon, mais il faudra tenir parole.

– Ça suffit, trêve de bavardages ! »

Le camarade Dong regarda Double Échine, qui lui lança un coup d'œil oblique. Le vétérinaire essaya de passer derrière l'animal, mais celui-ci donna un coup de queue et se réfugia derrière maître Du. Le bouvier

s'écarta d'un bond, mais Double Échine répéta son manège. Maître Du s'exclama : « Cet animal est endiablé ! »

Le camarade Dong regarda le grêlé et dit :

« Alors, le grêlé ? C'est pas moi qui veux pas.

– À vous voir à l'œuvre tout à l'heure, on aurait dit que vous pouviez châtrer un tigre, mais en fait vous n'êtes même pas capable de dompter un veau ! Donnez-moi le bistouri, allez vous reposer à côté, et regardez comment un vieux paysan qui n'a pas fait l'école vétérinaire va vous le châtrer ! Vous, l'État vous paie pour rien ! »

Rouge de colère, le camarade Dong dit :

« Vous le grêlé, pour qui vous prenez-vous ? Si je ne châtre pas cet animal aujourd'hui, je rentre à la commune la tête en bas !

– Arrêtez de vous vanter ! »

Le camarade Dong se tut, se plia en deux et passa derrière Double Échine, qui n'attendit pas qu'il se mette en place et l'esquiva comme l'éclair. Le vieux Dong tournait avec lui autour de maître Du. Au bout de trois tours, la corde était trop courte, ce dernier ne pouvait plus bouger. Il cria : « Je suis foutu, je suis foutu… »

Le camarade Dong saisit l'occasion et plongea ses mains entre les pattes arrière de Double Échine. Juste comme il allait opérer, il prit un coup de sabot dans le